

Photocratie (Article pour la revue Effetto Arte)

L'été.

Le temps où nous abandonnons notre demeure pour un lieu autre, n'importe lequel.

L'artiste voyage lui aussi, au milieu des autres fugitifs, et observe l'exode post-atomique.

Dans les belles ruelles italiotes, c'est tout un plateau de tournage d'hommes et de femmes qui se photographient les uns les autres en prenant la pose à force de cris ; les images ainsi produites partent des téléphones pour rejoindre les appareils d'autres personnes, vraisemblablement occupées, à leur tour, à immortaliser des parents devant des paysages exotiques.

Si l'on pouvait tracer ce trafic de souvenirs visuels, on découvrirait que nous sommes accidentellement présents dans les photos de vacances de bien d'autres gens, et que nos images servent à décrire les vacances imaginaires d'employés de centres d'appels.

Des Alpes aux pyramides, le raptus instantané contamine chacun : nous devons produire la preuve prouvée d'avoir été vraiment dans ce lieu aujourd'hui ; tous doivent savoir que nous jouissons de la vie, aujourd'hui.

Nous engorgeons nos mémoires numériques, nous remplissons nos disques durs d'images de notre bonheur mondain !

Bien qu'il soit certain que tout a déjà été photographié au moins une fois, nous sommes sûrs que cela n'a pas été photographié par nous, et cela nous suffit.

Nous documentons pour la postérité, pour l'histoire, à future mémoire numérique.

Naissent des espaces virtuels de partage où nous pouvons raconter notre vie de vacancier en images, nos exploits, nos conquêtes, notre regard sur le monde en pause ; nous vendons notre image imaginaire de nous-mêmes.

Nous cherchons à la faire voir au plus grand nombre, nous partageons, nous promouvons les images de nos vacances comme si c'étaient des produits, nous ensorcelons les inconnus afin d'en faire nos abonnés : que celui qui m'aime me suive.

Mon bonheur, mon amusement, mon plaisir, je les vends au prix d'un instant de ton temps, celui qu'il te faut pour dire que tu aimes, que tu apprécies, que tu voudrais me connaître.

Que reste-t-il de cet immense trafic d'information visuelle du plus mauvais goût ?

Rien.

C'est nous-mêmes qui effaçons la plupart des clichés qui nous avaient semblé fantastiques : sur l'un on voit que nous avons grossi, sur l'autre la petite nièce a fait les cornes, et sur celui-ci un artiste crétin est passé devant le soleil couchant.

Seule une part infime finira sur nos réseaux sociaux, où elle restera dans les siècles des siècles, ineffaçable, Amen.

Plus que les quinze minutes de célébrité, c'est une vie entière passée à décrire comment nous

aimerions être, comment nous aimerions vivre, comment nous voudrions que les autres nous voient.

Autrefois on pouvait empoisonner l'existence des amis et des parents avec la projection de vingt chargeurs de diapositives ; les plus hardis avaient produit en vacances une vidéo au format VHS, avec commentaire sonore lu par le guide touristique ; aujourd'hui la photographie et la vidéo documentaire sont gratuites, comme la démocratie.

Tous peuvent photographier, filmer, voter, former des partis politiques, et ils le font vraiment, sans vergogne, indépendamment de leur culture ou de leur compétence.

L'artiste observateur, analysant à fond la situation, se rend compte qu'il n'existe que quatre solutions pour jouir d'un panorama ou visiter un monument à cette époque :

A) Chercher la photo du panorama ou du monument sur internet.

B) Se lever à cinq heures du matin — et certains le font, mais pas les artistes, qui sont trop paresseux.

C) Aller au café lire un bon livre de science-fiction.

D) Aller vivre en Corée du Nord.

Tandis que nous méditons sur la conduite à tenir, une fille prend une photo d'une amie qui est en train de se photographier toute seule ; les cloches sonnent à toute volée ; aujourd'hui est mort un autre art, et les photographes rejoignent les peintres dans l'éden des inutiles, merveilleux entêtés d'autrefois.

Viendra-t-il une jeune vierge pour repenser à zéro l'idée même de photographie ?

Une providentielle pluie solaire détruira-t-elle le monde numérique en rendant sa dignité à l'artiste photographe ?

Nous pouvons simplement nous rassurer avec la certitude que la mémoire numérique sur laquelle nous sauvegardons nos images n'arrivera pas intacte aux archéologues de l'an 4000, empêchant les historiens de marquer notre époque comme la plus pathétique de toutes.

À l'école on nous force à avaler des lectures déchirantes et des visions aberrantes d'époques ensevelies, et cela uniquement à cause de l'immortalité du papier et du papyrus ; notre époque, au contraire, produit des quantités disproportionnées d'information inutile qui s'autodétruit en un

acte inconscient d'écologie profonde.

Luca Motolese · Siracusa 2017

motolese.com — Texte original en italien